

La Marseillaise de Santa Chiara

Charles Hervé

Préface de l'abbé Lorans

Postface d'Alain Sanders

Cahier photos.

Le Chardonnet, mars 2009

La Marseillaise de Santa Chiara

Souvenirs d'un séminariste d'avant Vatican II

Le Séminaire français de Rome ou « Santa Chiara », du nom de l'église du séminaire, était le lieu de formation sacerdotale de l'élite du clergé français. Mgr Lefebvre et son frère aîné y firent leurs études ecclésiastiques.

Charles Hervé se sentant appelé par Dieu commencera ses études à l'Institut catholique de Paris, puis au Séminaire des Carmes avant les vingt-sept mois de service militaire, en pleine guerre d'Algérie. Envoyé ensuite à Rome pour y suivre sa théologie, l'auteur y découvre avec stupéfaction un séminaire gangrené par la propagande de gauche, tant politique que religieuse.

Le Concile Vatican II vient à peine d'être convoqué mais déjà bien des esprits sont prêts à emboîter le pas au vent de réformes et de révolution qu'il apportera.

Ces mémoires constituent un document de première main sur l'ambiance et les mentalités qui dominent dans les paroisses tant en Bretagne qu'à Paris, dans les séminaires parisiens et romains au tournant des années soixante. Charles Hervé évoque sans amertume mais avec lucidité l'effritement d'un esprit religieux ouvert au changement, méprisant la Tradition et déjà bien touché par l'esprit moderniste. Jusqu'à cette Marseillaise entonnée pendant la lecture à table d'une conférence du Cardinal Ottaviani. *Témoignage chrétien* et *Le Monde* constituaient, il est vrai, la presse lue par certains et qui ne s'en cachaient pas. Rien d'étonnant alors à ce que des séminaristes approuvent les révoltes d'Algérie et souhaitent, en toute charité, la condamnation à mort des opposants à l'indépendance du pays...

De nombreuses figures ecclésiastiques ou du monde des lettres s'inscrivent dans le chemin spirituel d'un jeune catholique qui se retrouve dans le devoir de choisir, pour accéder au sacerdoce, entre sa fidélité à la foi catholique et l'acceptation des orientations nouvelles. C'est ainsi que Charles Hervé croisera ou connaîtra plus intimement des hommes aussi divers que Merleau-Ponty, La Varende, l'abbé Ange Roussel, auteur de *Libéralisme et Catholicisme*, le Père Gazelles, le chanoine Verneaux, le Père Fuchs, professeur de théologie morale, disciple de K. Rahner, le Père Emile Osty, l'abbé Lustiger (futur cardinal), le tout fraîchement créé Cardinal Béa, sans oublier Mgr Marcel Lefebvre, l'abbé Montgomery-Wright, curé du Chamblac, l'abbé Luc Lefèvre, fondateur de la maison d'édition *Le Cèdre* et de la revue *La Pensée catholique*, et bien d'autres.

Après *La blessure* de Jean-Pierre Dickès qui nous donnait un témoignage légèrement postérieur sur le séminaire d'Issy-les-Moulineaux, « La Marseillaise de Santa Chiara » de Charles Hervé vient confirmer les prémices d'un bouleversement doctrinal que le Concile Vatican II amplifiera et validera, dans les lieux mêmes où la foi catholique aurait dû être préservée. les séminaires.

Abbé Philippe Bourrat

La Marseillaise de Santa Chira

De Charles Hervé

Souvenirs d'un séminariste d'avant Vatican II

Préface de M. l'abbé Lorans, Postface d'Alain Sanders.

Témoignage inédit du parcours d'une vocation sacerdotale avortée, allant de 1945 à 1960. Envoyé à Rome par le cardinal-archevêque de Rennes pour y poursuivre ses études de théologie, c'est là, au séminaire français de Santa Chiara qu'il s'est trouvé confronté à la subversion pré-conciliaire. Rétrospectivement, il lui est apparu qu'elle portait en germes l'explosion de mai 68.

Le titre du livre vient du fait que la subversion feutrée au sein du séminaire s'est un jour manifestée par une Marseillaise fredonnée au réfectoire.

Présent, n° 6815 du samedi 4 avril 2009

Charles Hervé : « **La Marseillaise de Santa Chira** »

Souvenirs d'un séminariste d'avant Vatican II

Certains ouvrages – et c'est le cas de celui de Charles Hervé – parlent de choses graves qu'il convient de ne pas traiter comme d'aimables bluettes. Charles Hervé ne nous entretient pas du temps qu'il fait. Sinon à considérer qu'il s'agit là d'un climat détestable. Car il ne s'agit de rien moins que de la vie d'un jeune homme, appelé par Dieu, broyé dans sa vocation par ceux-là mêmes qui auraient dû le soutenir et le renforcer dans sa foi inébranlable. Un jeune homme qui, par ailleurs, aura à connaître de la guerre d'Algérie au terme de laquelle la France sera amputée de sa belle province d'outre-Méditerranée. Trahison des clercs. Trahison des plus hautes autorités de l'état.

Charles Hervé qui, avec les ans, a eu le temps – et la force d'âme – de se bronzer le cœur, nous raconte son expérience, une sorte de confession d'un enfant du demi-siècle, avec le calme des vieilles troupes. Comme les légionnaires du 1^{er} REP, après l'échec du sursaut salvateur et malheureusement avorté du putsch d'Alger, il pourrait reprendre à son compte la chanson d'Édith Piaf qui aimait tant la Légion et la Coloniale : « Non, rien de rien, non je ne regrette rien ». N'empêche...

N'empêche car on mesure à le lire, et on le lit souvent le cœur au bord des yeux, le déchirement (on a presque envie de dire : le tsunami moral) que fut cette terrible expérience. Au tribunal du Bon Dieu, ces septembriseurs de la Sainte église catholique et romaine, fossoyeurs d'une vocation sacerdotale précoce, auront sans doute des comptes à rendre.

Il y a eu, certes, quelques livres écrits sur ce « massacre des innocents » que fut Vatican II dans ses prémisses comme dans ses conséquences. Mais celui de Charles Hervé est le premier qui dit, avec infiniment de pudeur et une soif inextinguible de vérité, cette dramatique déchirure. L'abbé Alain Lorans évoque en préface, beaucoup plus savamment que je saurais le faire, cet abominable gâchis dont nous continuons – et encore n'avons-nous pas encore tout vu – à payer les pots cassés.

Pour ma part, je voudrais m'arrêter un temps, et cela n'étonnera personne, sur la partie du livre consacrée à l'expérience

militaire de Charles Hervé en Allemagne (1956-1957) d'abord, mais surtout en Algérie française (1958-1959). Un épisode qui, de manière plaisante pour en atténuer les péripéties les plus tristes, aurait pu s'appeler « Mon curé sur le front ». Car voilà un jeune

homme, pétri de religiosité et de patriotisme qui va se retrouver plongé dans « le monde », immergé dans un monde où sa foi, religieuse et patriotique, va être mise à rude épreuve.

Il arrive dans cette Algérie, notre Algérie, celle de sainte Monique et de saint Augustin, à Souk-Ahras. À savoir l'ancien municé romain de Thagaste qui vit naître saint Augustin du temps où l'Afrique du Nord était chrétienne. Une expérience qu'il vit intimement, pénétré de l'historicité des lieux qui, à elle seule, justifiait que l'on se batte pour conserver l'Algérie à une France bien oubliée pourtant de son rang de « fille aînée de l'église ». Posté sur la ligne « Morice » qui interdisait – ou du moins tentait de le faire – les incursions de fellaghas rassemblés en Tunisie, il aura à connaître de la guerre. Avec ses grandeurs et ses petitesesses. Avec ses heures exaltantes et ses jours sans gloire. Avec ses guerriers et ses troufions.

Charles Hervé n'est pas là comme un simple « bidasse ». Il est en mission. Pour la France et pour l'église catholique. Mais comme il est seul... On le voit espérer le concours des trois autres séminaristes que comptait son régiment en plus de lui. Et on le voit ravalant ses espérances tant ces trois séminaristes sont en deçà de leur état. D'autres se seraient découragés. Pas lui. Charles Hervé est, à tous les sens du mot, un témoin. Un de ces hommes comme on n'en faisait déjà plus dans les années soixante : le moule était cassé. Alors il ne cède sur rien et résiste. Une para-liturgie pour la Vigile pascale, la messe dominicale, une opposition sans failles à des vicaires « porteurs de valises » qui cachaient des armes pour les fellaghas, de bonnes lectures (à commencer par *Les Confessions* de saint Augustin, bien sûr), une visite à la cathédrale de Constantine (l'un des trois évêchés d'Algérie), etc.

À l'occasion, il n'hésite pas à monter au créneau en s'opposant aux délires gaullistes de son chef de corps. Ce qui lui vaudra quinze jours d'arrêt portés au double. Il y a grand pitié en le royaume de Sainte église. Il n'y en a pas moins en celui de la très laïcarde armée française.

Il faut le savoir : on ne sort pas intact de la lecture de *La Marseillaise de Santa Chiara*. C'est un livre qui pèse et pèsera lourd dans nos mémoires. Pas le livre d'un vaincu écrit pour des vaincus, mais l'explication impitoyable d'une défaite pour des combattants futurs. N'ayant jamais péché contre l'Espérance, Charles Hervé nous donne à espérer : demain n'est écrit nulle part sinon dans les desseins de Dieu.

Ceux qui ont vécu ces « événements » et qui, pour certains, en ont à jamais été marqués dans leur chair et dans leur âme, sentiront que ce « livre de souvenirs » ne nous parle pas d'hier. Il nous parle d'aujourd'hui. Et de demain. Ce que Charles Hervé a enduré fut terrible. Mais ce n'est rien en comparaison de ce que nous-mêmes et nos descendants auront à subir.

L'abbé Lorans a raison qui écrit : « À travers l'histoire d'une vocation sacerdotale qui n'a pu se réaliser, Charles Hervé nous offre des mémoires pour servir à l'histoire de l'église. Il met en perspective son histoire personnelle, l'éclaire par les événements religieux et politiques qui marquèrent l'église et la France avant le Concile Vatican II : la mort de Pie XII et l'accession de Jean XXIII au trône de Pierre, la guerre d'Algérie... » Charles Hervé nous parle de lui bien sûr. Mais on aurait tort de croire qu'il ne fait que ça : il nous parle de nous. Avec une fièvre qui brûle chaque page de son livre.

Combien sont-ils qui, comme Charles Hervé, conscients de la subversion généralisée qui répandait son venin, s'en sont accommodés quand ils ne s'en sont pas fait les complices ? Lui a dit non. Il a payé les conséquences de cette sainte colère parce que ce qui fait la différence entre un homme de conviction – *Semper Fidelis* comme dit la fière devise des Marines – et un suiveur, c'est cette capacité à se tenir debout, la nuque raide. Que ton oui soit un oui, que ton non soit un non.

En quittant le Séminaire français de Rome où son âme d'enfant – l'enfant qu'il était resté, le petit desservant de l'église de Puteaux – risquait d'être souillée, il n'a pas « déserté ». Il s'est tout au contraire enrôlé dans les rangs d'une magnifique armée qui monte au combat sous la bannière du *Christus vincit, Christus regnat*.

« Fasse le Ciel qu'on ne trouve dans ces pages aucun relent d'amertume, non plus que la prétention à une *vérité unilatérale* ! », écrit Charles Hervé. Le Ciel l'a entendu. Aucune amertume, mais une formidable soif d'action. Pas de vérité unilatérale, mais le seul service de la Vérité. Celle qui nous rend libre.

Comment ne pas dire aussi que Charles Hervé sacrifie, avec une force et une urgence qui nous prennent le cœur, à une édifiante piété filiale ? En refermant *La Marseillaise de Santa Chiara*, la première réflexion qui nous vient à l'esprit est : « Mon Dieu comme ce livre, ce beau livre, nous manquait ! »

Alain Sanders

Présent, n° 6827 du 23 avril 2009

Charles Hervé : « **La Marseillaise de Santa Chira** »

Souvenirs d'un séminariste d'avant Vatican II

Le titre, un peu obscur ce récit cuir et enlevé, est expliqué par son sous-titre : « Souvenirs d'un séminariste d'avant Vatican II ». Et là, c'est « avant » qui est à retenir, car si ce livre ne sera pas forcément un formidable succès d'édition, il devra figurer, chez les historiens de demain, parmi les aliments de choix pouvant contribuer à expliquer ce XXI^e concile œcuménique qui n'en finit plus de diviser les catholiques et de vider les sanctuaires depuis sa tenue en 1962-1965. Le vrai apport de Charles Hervé, Breton royaliste, chrétien à l'ancienne, perfectionniste à époque débraillée, la véritable révélation de son « travail de mémoire » (pour une fois cette expression se justifie), c'est que l'esprit destructeur de Vatican II (qui a eu aussi bien sûr des aspects constructeurs) préexistait diffus mais tenace, au concile et s'imposait un peu partout dans Le monde, au départ à l'initiative du clergé français.

Hervé a vécu cela dans chambrées et sacristies, et il le raconte simplement, sans amertume mais sans pitié. Cela va de l'abbé à particule proposant, sans doute pour « expier » son « de d'étudier le marxisme au catéchisme aux prêtres cachant des armes en Algérie pour les fellaghas ou montrant grise mine au séminariste en uniforme, sans oublier tel prélat préconciliaire moquant le culte marial ou préconisant la repentance... Cet esprit perdure quand on entend l'évêque de Remanger, à Saint-Denis déclarer : « Je m'en fous ! », en apprenant la suppression de la messe de minuit à la télévision française, cadeau sarkozyen de Noël 2008 à ses électeurs cathos...

Jean-Pierre Péroncel-Hugoz

Rivarol, n° 2904 du 7 mai 2009

Lus et commentés

Charles Hervé

La Marseillaise de Santa Chiara

« *Des mémoires pour servir à l'histoire de l'Eglise* » (dixit l'abbé Alain Lorans dans la préface), « *sorte de confession d'un enfant du demi-siècle* » ajoute Alain Sanders en postface, les souvenirs de Charles Hervé prouvent que la subversion couvait bien avant l'ouverture du funeste concile au séminaire français de Rome et que l'abandon de l'Algérie était programmé fort en deçà du processus « d'autodétermination ».

En 1959/60, le père Barré, supérieur de Santa Chiara – où *Témoignage chrétien* a droit de cité alors *qu'itinéraires et... Écrits de Paris* sont proscrits –, souffre sans mot dire que l'allocution du cardinal Ottaviani, lue au réfectoire en hommage aux prélats persécutés d'Europe de l'Est, soit ponctuée du fredon révolutionnaire, la réaction indignée du jeune séminariste étant qualifiée « *d'impulsive et rebelle* ». Tout était déjà en place pour décourager les vocations les mieux mûries, comme celle de Charles Hervé dont la navrante expérience précède largement Vatican II.

Un chemin spirituel qui commence avec le catéchisme à Puteaux, M. Hervé père enseignant l'anglais au lycée de Suresnes. Les recteurs bretons environnant la résidence estivale de la famille paternelle, le service de la messe, le scoutisme, entourent l'enfant puis l'adolescent d'un climat propice à l'épanouissement de l'appel sacerdotal.

Philosophie scolastique à la Catho, séminaire universitaire des Carmes, intermède du service militaire en Allemagne prolongé en Algérie, enfin Rome d'où le chasse, au bout de sept mois, la vindicte du père Barré qui poursuivra sans relâche ce résistant impénitent devenu *persona non grata* au grand séminaire de Rennes comme aux Carmes. Né trop tôt (1934) pour intégrer Ecône, Charles Hervé nous fait toucher du doigt le travail souterrain des théologiens modernistes et la lâcheté des prêtres les mieux formés, tel l'abbé Luc Lefebvre, suivant le mouvement impulsé par les fossoyeurs de la foi. Réduit à l'état laïque contre son gré, marié et père de quatre enfants – dont l'un a embrassé la vie religieuse qui lui fut refusée –, il poursuit le pour la restauration de la Tradition au sein de l'Eglise.

Marie-Gabrielle Decossas

Les Cahiers de Chiré, n° 407, juin 2009 et
Lectures Françaises, n° 626, juin 2009

La Marseillaise de Santa Chiara
Souvenirs d'un séminariste d'avant Vatican II

Parcours d'une vocation sacerdotale avortée par la révolution pré-conciliaire. Un témoignage de premier ordre !

Monde & Vie, n° 815, 29 août 2009

La Marseillaise de Santa Chiara :
la Révolution au séminaire

Pour un peu, on pourrait croire à un titre de roman historique, avec un relent de mystère romain, une histoire perdue quelque part dans la conquête de l'Italie par un certain général Bonaparte. Santa Chiara, évidemment, ce pourrait être aussi le nom d'un vin italien, à déguster en terrasse, pour se rafraîchir un soir d'été. Pourtant, c'est ce même clin d'œil italien qui d'emblée ouvre une autre perspective au connaisseur de l'histoire religieuse. En effet, ce nom, c'est d'abord, et surtout pour les Français, celui de la rue de Rome où se situe le Pontificium seminarium Gallicum. Autrement dit, le Séminaire français de Rome !

C'est là que devait atterrir en 1959 le jeune Charles Hervé, séminariste breton qui avait suivi ses études en vue du sacerdoce à l'Institut catholique de Paris et au Séminaire universitaire des Carmes. Comment s'est-il retrouvé à Paris, puis à Rome, plutôt qu'en Bretagne ? Charles Hervé le raconte dans ce livre de souvenirs, qui dépasse de très loin le simple récit personnel pour s'élever au rang d'un témoignage pour l'histoire. De manière plaisante, sans jamais se prendre au sérieux, il y explique la fin de deux mondes : celui de la présence française en Afrique du Nord et celui de l'Eglise du pape Pie XII.

Comme il le dira des années plus tard à Mgr Lefebvre, avec une certaine hésitation, c'est au Séminaire français de Rome qu'il découvre combien le modernisme et la subversion ont pénétré l'Église. Non seulement au sein du séminaire lui-même, où se murmure *La Marseillaise* à la lecture d'un texte du cardinal Ottaviani, préfet du Saint-Office, qu'à l'université Grégorienne, tenue par les Jésuites et où plusieurs enseignants distillent le poison dans les intelligences. Les souvenirs de Charles Hervé fourmillent de faits, petits ou grands, qui restituent le climat d'une époque qui a profondément changé le visage de l'Église et meurtri quantité d'âmes. On s'en doute, jamais Charles Hervé, qui claquera la porte du Séminaire français de Rome, n'accèdera au sacerdoce.

Cette subversion, il l'avait vue à l'œuvre lors de son séjour en Allemagne et en Algérie pendant son service militaire. Rempli d'idéal, le jeune homme n'envisageait pas sa présence obligée par la République autrement que comme un envoi en mission, un témoignage en faveur de l'âme catholique de la France. Il découvrira combien ses propres confrères étaient déjà passés à l'ennemi. Charles Hervé a toujours nourri une vive admiration pour Jean de La Varende et au terme de son récit, on comprend mieux la formule utilisée par l'abbé Lorans dans sa préface: *les manants de la foi*.

Philippe Maxence

L'Algérieniste, n° 127, septembre 2009

La Marseillaise de Santa Chiara

Souvenirs d'un séminariste d'avant Vatican II

Le titre intrigue. Le sous-titre pourrait susciter la surprise du lecteur de *L'Algérieniste* quant à la présence de cette recension dans la revue du Cercle. Et pourtant... Du titre, nous dirons seulement, pour ne pas déflorer le sujet, que « Santa Chiara » est le nom du séminaire français de Rome, et que « *La Marseillaise* », eh bien c'est... « *La Marseillaise* », notre hymne national, aux multiples facettes selon ce qu'on veut exprimer à travers lui. Quant au sous-titre, c'est évoquer l'auteur, un père de quatre enfants, aujourd'hui grand-père, qui avait été appelé à la prêtrise - issu d'une famille de vieille souche bretonne - et dont la vocation fut brisée par une conjonction d'événements qui pesèrent sur lui comme ces destins implacables frappant les héros des tragédies grecques. L'Algérie va être le premier terrain où se nouera le drame. Séminariste, il va y passer une bonne partie de ses 27 mois de service militaire, dans un régiment de spahis, de janvier 1958 à janvier 1959, après quinze mois passés sous les drapeaux en Allemagne. Durant cette année, il se trouvera sur le barrage de la Ligne Morice et en profitera pour se rendre à Constantine et à Bône, y nouant des contacts avec M^{rs} Pinier et le chanoine Cutajar. 1958, année-charnière, marquée par l'OPA gaulliste et par la mort du Pape Pie XII. C'est l'itinéraire d'un métropolitain patriote et d'un chrétien thomiste fervent qui, à son retour, va tomber dans les embuscades tendues par les tenants d'une révolution dans l'Église, préfigurant une révolution dans la société. Et c'est lui qui finira par être taxé de « rebelle », contrecarré, surveillé, espionné même, harcelé, et finalement piégé et contraint à l'exil hors de la cléricature pour sauver son âme. Mais ce parcours dramatique personnel serait encore un peu extérieur à nos centres d'intérêt s'il n'apportait la démonstration rigoureuse, limpide, exempte de tout fard, du mécanisme qui s'est enclenché en un engrenage implacable entre abandon de l'Algérie, bouleversement dans l'Église catholique et marche vers la « révolution de mai 1968 », à la suite d'un cheminement de pensées ayant abouti à l'éclosion de courants, devenus des lignes de force reliant entre eux des événements apparemment indépendants les uns des autres. 1958-1968, dix ans

de l'histoire de France surgis de leurs ramifications souterraines, et dont nous vivons aujourd'hui les conséquences. À ce titre, cette mystérieuse « *Marseillaise de Santa Chiara* » est pour nous un livre de référence si l'on veut comprendre les arcanes de l'histoire de notre temps.

Pierre Dimech
